

« Fais ce que je te dis » : ordres et effets performatifs dans la grammaire interactionnelle

Cet article explore la manière dont la linguistique interactionnelle permet de penser la performativité du langage à partir de données empiriques. S’inscrivant dans une tradition attentive à la matérialité des interactions et à leur ancrage corporel, il confronte les approches de Martina Wiltschko et d’Henri Meschonnic, deux auteurs issus d’horizons disciplinaires distincts, mais dont les perspectives se rejoignent sur plusieurs points essentiels : la centralité du sujet, le caractère situé du langage, et la force organisatrice des schémas linguistiques. Tandis que Wiltschko met en lumière la grammaire de l’interaction et ses effets sur la construction du terrain commun, Meschonnic insiste sur le rôle du rythme comme vecteur du sujet dans le langage. L’article montre que ces deux approches, l’une ancrée dans l’analyse interactionnelle, l’autre dans une poétique du langage, convergent vers une vision du langage comme activité incarnée, relationnelle et située. Cette réflexion est mise à l’épreuve dans une étude de cas centrée sur les processus d’actualisation et de synchronisation en contexte de médiation, où se dessine une tension dynamique entre terrain commun et terrain d’entente.

Mots clés : performativité, multimodalité, interaction, subjectivation, langage, paires adjacentes

“Do as I say”: orders and performative effects in interactional grammar

This article explores the way in which interactional linguistics enables us to think about the performativity of language based on empirical data. In keeping with a tradition attentive to the materiality of interactions and their bodily anchoring, it contrasts the approaches of Martina Wiltschko and Henri Meschonnic, two authors from distinct disciplinary backgrounds whose perspectives converge on several key points: the centrality of the subject, the situated nature of language, and the organizing force of linguistic patterns. While Wiltschko highlights the grammar of interaction and its effects on the construction of common ground, Meschonnic insists on the role of rhythm as a vector of the subject in language. The article shows that these two approaches - one rooted in interactional analysis, the other in a poetics of language - converge towards a vision of language as an embodied, relational and situated activity. This reflection is put to the test in a case study focusing on the processes of actualization and synchronization in a mediation context, where a dynamic tension between common ground and shared ground emerges.

Keywords: performativity, multimodality, interaction, subjectivation, language, adjacency pairs

1. Le tournant vidéo ou multimodal

Apparue dans les années 1990, la linguistique interactionnelle s'inscrit dans le prolongement des travaux en analyse conversationnelle amorcés dans les années 1960. Centré sur l'étude empirique du langage en situation d'interaction, ce champ de recherche connaît, au début des années 2000, un tournant théorique et méthodologique majeur – le tournant vidéo ou multimodal (Mondada, 2017, p. 72) – marqué par l'intégration des ressources non verbales, gestuelles, corporelles et spatiales au cœur de l'analyse des pratiques langagières.

Ce recentrage sur la dimension corporelle incontournable de l'interaction s'accompagne d'une reconnaissance croissante de la complexité des situations d'interlocution – une complexité que le texte littéraire explore d'ailleurs depuis longtemps. En effet, comme l'a justement formulé Alain Rey, la littérarité « hisse le texte du statut de discours à celui de modèle de discursivité », faisant du texte littéraire un véritable « code » (Rey, 1984, p. 131), qui condense – par les seuls moyens du langage – l'action réciproque que les êtres humains exercent les uns sur les autres.¹ Henri Meschonnic, proche d'Alain Rey, aurait sans doute souscrit à une telle conception. Pour lui, la littérature est le lieu même de l'oralité, comprise non comme simple manifestation sonore, mais comme expression du sujet dans et par le langage. En effet, refusant toute opposition binaire entre l'oral et l'écrit, Meschonnic proposait une conception tripartite – parlé, écrit, oral – dans laquelle l'oralité se définit comme le « sujet que l'on entend ». Et d'ajouter : « là où l'oralité se manifeste le plus, c'est dans l'écriture ! L'écriture au sens d'invention spécifique d'un style, ou en termes plus poétiques, d'invention d'une forme de pensée, d'une organisation des rapports entre le langage et la vie, entre un langage et une vie » (Bourlet & Gishoma, 2007, p. 10). Ainsi, dans cette perspective, le texte littéraire ne se contente pas de représenter des interactions : il en recrée les dynamiques profondes, restituant, à travers les rythmes, les formes et les intensités du langage, la complexité relationnelle propre aux situations de parole.

L'originalité de la linguistique interactionnelle tient à sa volonté d'aborder la complexité des interactions humaines à partir de données empiriques. Cette orientation a conduit les premières analyses vidéo à se concentrer sur des contextes professionnels, caractérisés par l'imbrication d'éléments matériels, techniques et humains : espaces de travail morcelés, outils numériques, artefacts, et interactions impliquant plusieurs acteurs, parfois dispersés géographiquement (Heath, 1986 ; Goodwin, 1999 ; Goodwin & Goodwin, 1996). Dans le prolongement de ces travaux, l'attention ne porte plus prioritairement sur le langage en tant que tel, mais sur *l'action*, envisagée comme principe organisateur de l'interaction. Sa mise en lumière permet de repenser l'ordre social comme un processus continuellement actualisé dans le fil des échanges (Schegloff, 1992, 2006). Cette reconfiguration du “social” ouvre la voie à une conception de la grammaire sensible aux exigences de l'échange en temps réel (Selting & Couper-Kuhlen, 2001), tout en s'inscrivant dans une approche de la cognition entendue comme un phénomène

¹ Cf. le passage en question : « [...] la littérarité ne saurait être envisagée comme une essence présente ou absente, mais plutôt comme une charge plus ou moins grande qui, de l'intérieur, hisse le texte du statut de discours à celui de modèle de discursivité, du statut de message [...] à celui de code, à condition de voir en ce concept un pouvoir instable, une créativité virtuelle momentanément figée en une séquence de mots et sans cesse réactivée en un flux mouvant par la lecture. »

à la fois situé et distribué entre les participants. Les modalités de production des données vidéo s'imposent alors en tant qu'objet d'analyse à part entière (Zouinar et al., 2004 ; Relieu, 1994). Loin de se limiter à un simple outil méthodologique, l'enregistrement – dans ses dimensions techniques et pratiques telles que le cadrage, le montage ou encore le positionnement du chercheur – participe activement à la construction même de l'analyse (Broth et al., 2014 ; Camus, 2017).

C'est dans cette dynamique que s'inscrivent les travaux de Lorenza Mondada, qui prolongent de manière critique les cadres linguistiques traditionnels – longtemps centrés exclusivement sur le verbal, et souvent construits au prix d'une abstraction éloignée des usages situés – pour développer une linguistique interactionnelle étroitement liée aux principes de l'analyse conversationnelle et de l'ethnométhodologie (Mondada, 2014). Son approche embrasse une large diversité de contextes communicationnels : des échanges ordinaires aux interactions expertes en milieu professionnel, des environnements institutionnels aux pratiques de communication scientifique, incluant aussi bien les échanges en présence que ceux médiatisés par les technologies numériques, et accordant une attention particulière à la pluralité linguistique et culturelle des situations observées. Plus largement, elle interroge les liens entre cognition et pratiques situées, ainsi que le rôle performatif du langage et de l'interaction dans la constitution du réel social. Inscrite dans une perspective résolument interdisciplinaire, sa recherche établit un dialogue étroit avec les études sociales des sciences et des techniques (*science and technology studies*), les études sur les pratiques professionnelles (*workplace studies*) et les études des mondes urbains (*urban studies*). Sa méthodologie requiert une présence ethnographique sur le terrain, des enregistrements audio et vidéo réalisés in situ, ainsi qu'une transcription minutieuse de la parole, des gestes et des déplacements – conditions préalables indispensables à une analyse séquentielle rigoureuse de l'interaction. Mondada a ainsi conféré au tournant vidéo, ou multimodal, ses lettres de noblesse, prolongeant les orientations méthodologiques de l'analyse conversationnelle, laquelle rejette toute conception du langage comme un objet isolé, dissocié de ses dimensions contextuelles (Sacks, 1984).

2. Putting ourselves into the sentence

L'approche « à portée de voix » qui caractérise les travaux de Mondada – une méthodologie ancrée dans l'expérience de terrain et la présence ethnographique – inspire également le travail de Martina Wiltschko. Cette dernière affirme dès la première page de *The Grammar of Interactional Language* : « Much of what I have learned about language (and life) I learned during fieldwork » (Wiltschko, 2021, p. xvi). Si toutes deux partagent la conviction que l'expérience ethnographique est une condition incontournable de la connaissance, Wiltschko se distingue par l'importance qu'elle accorde à la position des sujets parlants au sein même du langage. Ainsi peut-on lire dans *The Grammar* :

« I have learned that when we use language to communicate, the language we use reflects [the] interactive mode. Hence there is a difference between just saying something and telling someone. When we 'tell someone', the language of interaction emerges. It is very personal; we do so much more than just exchange our knowledge about the world. We typically have attitudes and feelings about what we think is going on in the world and we

might even have some ideas about how they might affect the person we are talking to. The language of interaction allows us to express and convey our attitudes toward what we are saying. It allows us to put ourselves into the sentence » (Wiltschko, 2021, p. xvi).

L'idée de « putting ourselves into the sentence » a directement retenu toute notre attention, tant elle évoque la pensée d'Henri Meschonnic qui, à partir d'une relecture d'Émile Benveniste, conçoit le sujet non comme une entité empirique ou psychologique, mais comme une émergence proprement linguistique – voire poétique. Meschonnic reprend ainsi à son compte la célèbre définition de la « subjectivité » que Benveniste formule dans les *Problèmes de linguistique générale* :

« Or, nous tenons que cette 'subjectivité', qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est 'ego' qui dit 'ego'. Nous trouvons là le fondement de la subjectivité, qui se détermine par le statut linguistique de la 'personne' » (Benveniste, 1966/2013, p. 260).

Wiltschko et Meschonnic convergent tous deux vers une conception de la subjectivation ancrée dans le discours. Tous deux rejettent l'idée d'une subjectivité aléatoire, affirmant au contraire qu'elle obéit à une forme d'organisation structurée. Wiltschko évoque notamment des « patterns » – des schèmes récurrents – qui confèrent au langage interactionnel une systématisme inhérente. Ainsi écrit-elle : « There is a systematicity to the language of interaction, indicating that it makes use of similar building blocks as the propositional grammar it embeds. Specifically, it participates in patterns of contrast and patterns of multi-functionality, two of the hallmarks of universal grammatical categories » (2021, p. 206).

Quant à Meschonnic, il évoque une « organisation » de la subjectivation dans le discours, le rythme œuvrant comme organisateur du langage (Meschonnic, 1999, p. 12). Tandis que Wiltschko met en avant l'idée de schèmes récurrents, Meschonnic insiste sur une structuration rythmique et poétique du langage, conçue elle aussi comme forme d'organisation. À partir de ses traductions des « poèmes de l'hébreu biblique », il définit le rythme comme « l'organisation d'un discours par un sujet, et d'un sujet par son discours »² (Meschonnic, 1995, p. 362). L'organisation rythmique devient ainsi, chez lui, le principe structurant du discours et – conformément à sa vision du sujet comme émergent dans et par le langage – le principe structurant du sujet lui-même. « La parole, c'est du sujet », affirme-t-il dans l'un des entretiens qu'il aimait tant accorder (Bourlet & Gishoma, 2007, p. 5). Ainsi, l'une et l'autre conception mettent en évidence une approche qui dépasse le seul cadre structurel de la langue pour englober une dimension interactionnelle et performative, intrinsèquement liée au processus de subjectivation.

² Cf. le passage en question : Dans *Critique du rythme* [1982], je suis parti de la pan-rythmique du verset biblique (où il n'y a ni vers ni prose) et de l'archéologie de Benveniste, pour reprendre, en repartant d'Héraclite, avant Platon, le rythme comme organisation du mouvant, du continu. Donc, dans le langage, l'organisation du mouvement de la parole dans l'écriture, l'organisation d'un discours par un sujet, et d'un sujet par son discours. Une nouvelle théorie du rythme qui ne considère plus ce dernier comme une régularité formelle, d'après la représentation platonicienne fondée sur le nombre, le schéma et la fixité, mais qui l'envisage comme une organisation du sens et du sujet dans le discours.

Chez Meschonnic, c'est le rythme qui forme le lien du sujet au langage ; chez Wiltschko, ce rôle revient à la grammaire de l'interaction. Dans un cas comme dans l'autre, ces phénomènes ne prennent sens que « par et pour des sujets » (Meschonnic, 1982, p. 72). Ainsi, la linguistique interactionnelle, telle que la conçoit Wiltschko, s'inscrit dans une conception incarnée du langage, où l'énonciateur – le sujet parlant – joue un rôle central dans l'organisation du discours. Ce cadre confère aux dimensions multimodales un statut pleinement intégré : elles participent intrinsèquement à la manière dont le sujet construit son propre discours.

2. L'hypothèse interactionnelle de Wiltschko

Dans le prolongement de cette conception, et en proposant une remise en question plus poussée des modèles traditionnels, Martina Wiltschko formule ce qu'elle nomme l'« hypothèse interactionnelle », selon laquelle la grammaire façonne non seulement la langue utilisée pour transmettre des pensées, mais aussi celle qui régule l'interaction (2021, p. 3). La grammaire ne se conçoit pas ici comme un système figé, universel et imperméable au passage du temps : loin des présupposés formalistes et des unités d'analyse traditionnelles en linguistique, Wiltschko en propose une conception résolument contextualisée. Continuellement construite par les locuteurs au gré de leurs usages, la grammaire est ainsi envisagée dans sa dimension à la fois pragmatique et évolutive. L'intérêt de l'hypothèse interactionnelle tient aussi à la profondeur de son niveau d'analyse : elle dépasse les approches multidimensionnelles existantes en mettant l'accent sur des mécanismes plus fondamentaux et abstraits. Selon Wiltschko, il ne s'agit pas seulement, comme le suggérait Mondada, d'intégrer les dimensions gestuelle et corporelle ; encore faut-il penser ces différentes dimensions au sein d'une architecture intégrée, articulée autour de deux niveaux distincts mobilisant la force conjointe du locuteur et de l'interlocuteur : un premier niveau renvoyant au contenu du discours (la structure propositionnelle), et un second niveau (la structure interactionnelle) qui, en le surplombant, organise la communication réciproque entre des instances de locution co-présentes.

La *structure propositionnelle* renvoie à la manière dont les interlocuteurs perçoivent les objets et événements, ainsi qu'au monde que le discours évoque et construit en référence. Elle rend possible l'expression d'un point de vue sur ce monde et traduit la manière dont le locuteur en construit une représentation, à travers des énoncés susceptibles d'être jugés vrais ou faux.

La structure interactionnelle, quant à elle, regroupe l'ensemble des ressources linguistiques – mots, expressions, marqueurs, gestes, onomatopées et autres dimensions multimodales – que le locuteur mobilise pour s'adresser à son interlocuteur et organiser l'échange. Ces ressources remplissent deux fonctions principales. La première, dite *cordon d'ancrage* (*grounding*), vise à établir et maintenir un terrain commun entre les participants :

The term *grounding* is meant to capture the function that takes the utterance and relates it to a mental state. It is the grammatical foundation for integrating thoughts about the world into our knowledge states³ (Wiltschko, 2021, p. 81).

³ Le terme d'« ancrage » définit la fonction qui relie l'énoncé à un état mental. Le cordon d'ancrage est le socle grammatical permettant d'intégrer des pensées sur le monde à l'état de nos connaissances. (Notre traduction)

Comme le souligne cette définition, la fonction d’ancrage permet d’exprimer non pas des pensées sur le monde extérieur – rôle dévolu à la structure propositionnelle –, mais sur les mondes mentaux des participants. Elle contribue à actualiser les connaissances partagées, qui tendent à converger au fil de l’échange, facilitant ainsi la construction d’une base commune de compréhension. Les participants enrichissent progressivement cet espace partagé en y intégrant des représentations du monde.⁴

La deuxième fonction, appelée *responding* ou *cordon réactionnel*, concerne la gestion même de l’interaction. En régulant les tours de parole – c’est-à-dire les enchaînements entre prises d’initiative et réponses –, elle permet l’alternance entre locuteurs (Wiltschko, 2021, p. 3). C’est à ce niveau que les participants coordonnent les mouvements du discours et assurent leur synchronisation, rendue possible par l’actualisation des mondes mentaux opérée lors de l’ancrage. Le cordon réactionnel met ainsi en évidence leur capacité à anticiper et à intervenir au moment opportun, en s’appuyant sur des signaux verbaux, pragmatiques ou gestuels, même lorsque les limites des tours de parole ne sont pas explicitement marquées. Selon Wiltschko, l’organisation des tours de parole repose à la fois sur un aspect pragmatique, qui reflète les attentes quant au déroulement de l’échange, et sur un aspect grammatical, chargé de réguler à la fois le langage propositionnel et les formes spécifiques du langage interactionnel :

Language in interaction is partly regulated by grammar and partly by pragmatic principles via assumptions about the normal course of a conversation [...] In particular, grammar contributes significantly to two aspects of interaction: grounding and turn-taking. Grammar regulates the formal aspects of interactional language but does not determine when it has to be used; this is a matter of pragmatics⁵ (*ibid.*, p. 80).

Ce passage met ainsi en lumière l’étroite articulation entre grammaire et pragmatique, toutes deux jouant un rôle essentiel dans la compréhension du langage interactionnel. Toutefois, comme le rappelle Wiltschko à plusieurs reprises, ce système ne peut fonctionner que si l’interlocuteur se voit reconnaître un rôle équivalent à celui du locuteur : « the role of the addressee has to be taken into consideration⁶ » (*ibid.*, p. 48). Alors que le rôle du locuteur et ses intentions sont fréquemment mis en avant, tant en linguistique qu’en traduction, la présence pourtant décisive de l’interlocuteur est souvent négligée (*ibid.*, p. 7). Les deux dimensions du langage interactionnel – l’ancrage et la régulation des tours de parole – reposent sur une coordination étroite entre les participants. D’une part, ce que dit le locuteur dépend de l’identité de son interlocuteur, de la nature de leur relation et de l’état des connaissances partagées au moment de la prise de parole. D’autre part, l’interlocuteur doit prendre en charge cet énoncé – par des moyens verbaux, gestuels ou prosodiques – pour qu’il soit reconnu, validé et intégré au terrain commun. L’accomplissement de cette prise en charge par l’interlocuteur permet

⁴ Ce phénomène d’ancrage joue dès lors un rôle central dans la synchronisation cognitive et l’établissement du terrain commun, notion que nous approfondirons dans la section suivante.

⁵ Le langage interactionnel est à la fois régulé par la grammaire et par la pragmatique, notamment en ce qui concerne les attentes quant au déroulement naturel d’une conversation [...] Plus précisément, deux aspects de l’interaction sont particulièrement affectés par la grammaire : l’ancrage et les tours de parole. La grammaire régule les aspects formels du langage interactionnel, mais ne détermine pas quand ceux-ci doivent être utilisés : c’est là qu’intervient la pragmatique. (Notre traduction)

⁶ Le rôle de l’interlocuteur doit être pris en considération. (Notre traduction)

d'assurer la continuité de l'interaction, mais conditionne aussi la co-construction du sens, et par là-même celle du terrain commun, soulignant à nouveau le rôle décisif de tous les acteurs du discours. Dans la suite de cet article, nous approfondirons la notion de terrain commun, que nous présenterons comme un concept central dans la théorie de Wiltschko. Nous examinerons également les dynamiques qui interviennent dans sa co-construction. Ces réflexions nous amèneront à distinguer le terrain commun du terrain d'entente, avant d'en analyser la pertinence dans des situations conflictuelles marquées par des rapports de domination et de soumission.

3. Common ground

La notion de terrain commun – c'est-à-dire l'ensemble des connaissances, croyances et suppositions partagées par les interlocuteurs au cours d'une interaction – constitue un concept fondamental en linguistique interactionnelle. Il représente un socle commun à partir duquel les participants comprennent et interprètent les énoncés dans un contexte donné, assurant ainsi la coordination et la cohérence des tours de parole. Selon Herbert H. Clark (1996), ce terrain forme la base cognitive de toute communication, sur laquelle les interlocuteurs s'appuient pour adapter leurs propos aux connaissances qu'ils supposent communes. Dans la même veine, Stephen Levinson (1983) souligne le rôle structurant d'un tel savoir collectif dans l'interprétation des actes de langage. Michael Tomasello (2008) insiste, quant à lui, sur l'importance du partage d'intentions et d'attentions mutuelles dans l'émergence de ce terrain, révélant ainsi la profonde interdépendance entre cognition et interaction sociale dans la communication humaine. Enfin, en sociolinguistique et en analyse des interactions, le terrain commun est envisagé comme un espace dynamique de co-construction du sens (Calvet, 2017). Ce qui singularise Wiltschko, c'est qu'elle inscrit cette notion dans une perspective interactionnelle résolument performative. Loin de concevoir le terrain commun comme un simple référentiel cognitif préexistant, elle en propose une approche processuelle : le « commun ground » se construit au sein même des mécanismes grammaticaux et interactionnels qui structurent la communication. Ainsi, ce sont les structures interactionnelles – et moins les structures propositionnelles – qui en conditionnent l'élaboration. Les opérations discursives permettent aux locuteurs de s'ajuster mutuellement, de s'engager réciproquement et de co-construire un espace de signification partagé. Le rôle central des sujets parlants – à la fois le locuteur et l'interlocuteur – s'en trouve ainsi réaffirmé, plaçant l'humain au cœur de l'analyse linguistique (Wiltschko, 2021).

Nous pouvons constater – non sans intérêt de notre part – que Wiltschko, issue de la linguistique interactionnelle, et Henri Meschonnic, dont la pensée s'ancre dans la théorie et la pratique poétiques,⁷ parviennent, depuis des horizons méthodologiques et épistémologiques apparemment éloignés, à des conclusions étonnamment convergentes. Tous deux mettent en avant le caractère incarné, relationnel et situé du langage, ainsi que le rôle constitutif du sujet dans les processus de signification. Cette convergence inattendue entre deux traditions a priori disjointes témoigne, selon nous, de la fécondité d'un dialogue transdisciplinaire autour de la performativité du langage.

⁷ L'œuvre meschonnicienne se joue des frontières disciplinaires et traverse principalement trois grands domaines des sciences humaines : la linguistique, la littérature et la traduction.

Bien que l'idée selon laquelle l'interaction tend à élargir un terrain commun ou un terrain d'entente s'inscrive dans la perspective théorique de Wiltschko, elle appelle à des explications complémentaires. En effet, cette dynamique de co-construction ne se manifeste pas de manière homogène dans toutes les situations d'échange. Certains contextes, marqués par des asymétries de pouvoir ou des tensions latentes, orientent l'interaction non plus vers une élaboration conjointe du sens, mais vers l'imposition – parfois contrainte – d'un point de vue unilatéral. Ces énoncés à visée autoritaire, tels que les ordres, relèvent d'un fonctionnement performatif et unidirectionnel : loin d'ouvrir l'échange, ils tendent à le clore, en excluant toute forme de réponse ou de négociation. Si cette dynamique semble éliminer toute forme de partage, elle révèle en réalité une modalité d'interaction spécifique, caractérisée par une forte asymétrie, mais non dépourvue de coordination.

En effet, même dans des configurations conflictuelles, le terrain commun ne disparaît pas pour autant. La distinction opérée par Wiltschko entre terrain commun – l'ensemble des connaissances partagées – et terrain d'entente – les propositions acceptées conjointement – permet ici de clarifier ce paradoxe. Ces deux dimensions, bien que distinctes, participent d'un même processus de co-construction : elles ne préexistent pas à l'échange, mais émergent et se transforment au fil de la dynamique interactionnelle, y compris, voire surtout, dans les situations de désaccord, qui nécessitent qu'un terrain commun – même minimal – subsiste pour que l'échange puisse se produire. Qu'il s'agisse de l'identité, des habitudes ou des réactions de l'autre, les échanges reposent sur des connaissances implicites mutuelles, comme en témoigne l'usage de formules telles que « tu réagis toujours comme ça ». Appuyés sur ces repères communs, les actes de rupture s'inscrivent dans une intelligibilité partagée ; l'interaction, même conflictuelle, engage toujours une négociation – explicite ou tacite – sur ce qui peut être dit, compris ou rejeté. Échappant à l'opposition stricte entre vrai et faux, le terrain d'entente s'inscrit dans ce processus d'ajustement mutuel et montre que toute interaction implique, à des degrés divers, un effort constant de coordination interprétative. Wiltschko exprime cette idée en ces termes :

While the propositional structure is characterized by its truth-conditional content, interactional structure, by definition, cannot be. It is projected above the propositional structure where truth is assigned. Truth is only relevant when we make claims about what is the case in the world. For interactional language, truth plays no role; rather it allows us to express our attitudes toward how the world is and to manage our interaction concerning it. (Wiltschko, 2021, p. 204).

Dans le cas d'un ordre, souvent émis dans un contexte marqué par des dynamiques de domination et de soumission, le locuteur comme l'interlocuteur partagent la conscience de l'action attendue : l'interlocuteur comprend que le locuteur attend de lui qu'il obéisse. Ces connaissances reposent sur le déroulement naturel de la conversation et sur des présupposés partagés, ancrés dans le terrain commun, que chaque interlocuteur choisit de respecter ou non, selon sa subjectivité, laquelle n'implique toutefois pas nécessairement l'accord : cette nuance met en lumière la distinction fondamentale entre terrain commun et terrain d'entente. Ce dernier ne se réduit pas au simple partage de savoirs, mais suppose également une adhésion conjointe

à leur signification et à leur validité. La différence entre ces deux dimensions apparaît clairement à travers l'analyse des actes directifs, qui cherchent à infléchir le comportement de l'interlocuteur tout en s'appuyant sur des présupposés partagés. Ainsi, dans le cadre d'un travail théâtral, nous avons pu observer que plus un ordre est formulé de manière performative – c'est-à-dire en mobilisant un « faire » concret –, plus l'énoncé tend à investir l'ensemble du terrain d'entente. La réponse de l'interlocuteur ne produit alors pas de contenu autonome, mais prolonge la dynamique engagée par le locuteur, qui assume l'essentiel de l'initiative interactionnelle, tandis que l'autre se voit relégué à un rôle d'écho ou d'exécution. La coordination étroite entre le « faire verbal » et le « faire non verbal » montre que l'effet performatif de l'acte directif repose sur une synchronisation précise des savoirs partagés sur le terrain commun – y compris lorsque le terrain d'entente demeure stérile ou laissé en jachère, en attente d'être cultivé par une tentative d'accord. Ainsi, les interactions orientées vers l'imposition d'une volonté, sans visée de co-construction, restent traversées par des dynamiques interactionnelles qui maintiennent un terrain commun minimal, tout en empêchant l'émergence d'un terrain d'entente effectif.

La section suivante approfondira ces réflexions à travers l'analyse des processus d'actualisation et de synchronisation à l'œuvre dans une situation concrète, structurée par des rapports de pouvoir. Elle sera l'occasion d'observer la dimension performative du langage agissant sur le terrain commun, tout en mettant en évidence la distinction entre terrain commun et terrain d'entente, qui se déploient selon des dynamiques respectives d'extension et de resserrement au fil de l'échange.

4. Dynamiques interactionnelles et performatives de l'ordre

Nos observations sont fondées sur une séquence vidéo enregistrée lors des répétitions de *Na, wegen Friedrich!*, le spectacle créé dans le cadre des classes d'allemand par les étudiants de deuxième Bachelier de la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons. Cette interprétation scénique de l'œuvre du peintre Caspar David Friedrich (1774–1840) cherchait à instaurer une dynamique interactionnelle entre les participants, tout en explorant les processus de subjectivation émergents au cours du travail de mise en scène. Le dispositif méthodologique s'appuyait sur l'analyse conversationnelle, consistant à observer, figer et amplifier répliques verbales, gestes et variations prosodiques. Cette approche mettait en évidence le lien étroit entre subjectivation et performativité, entendue comme la capacité du langage à produire des effets concrets sur les sujets et leurs relations. Le travail de mise en scène nous a conduites à interroger les dynamiques de domination et de soumission, notamment à travers une scène inspirée des *repetition exercises* de Sanford Meisner.

Élaborés pour former de futurs acteurs, ces exercices consistent – comme leur nom l'indique – à répéter de manière continue une même paire adjacente, c'est-à-dire une séquence d'échange composée d'un mouvement d'initiation suivi d'un mouvement de réponse. La forme la plus élémentaire de cet exercice repose sur la reproduction fidèle de l'énoncé de l'interlocuteur, avec pour seule modification l'ajustement des pronoms. Dans notre étude, les étudiants ont ainsi été invités à répéter une paire adjacente constituée de deux énoncés distincts, inscrits dans une dynamique de pouvoir et d'intimidation : le mouvement d'initiation *Tu, was ich dir sage* (« Fais

ce que je te dis »), suivi du mouvement de réponse *Ich tue, was du mir sagst* (« Je fais ce que tu me dis »). Nous avons entrepris d'analyser les dynamiques interactionnelles et performatives à l'œuvre dans cette vidéo, en nous appuyant sur l'hypothèse interactionnelle formulée par Wiltschko, et plus particulièrement sur les notions d'actualisation et de synchronisation du discours. Cette approche nous permet d'observer, au fil de la séquence, une intensification progressive des réactions des étudiants, tant gestuelles que prosodiques, à mesure que les paires adjacentes se répètent.

Le phénomène de répétition révèle les transformations progressives vécues par l'interlocuteur au fil des interventions du locuteur, témoignant à la fois de la sensibilité des participants aux effets performatifs des énoncés et de la construction active de leur posture en tant que sujets au cours de l'échange. Ces évolutions prennent des formes variées selon chaque étudiant, chacun adoptant une attitude singulière face à l'injonction, façonnée par sa propre subjectivité : certains tendent vers une soumission totale, tandis que d'autres manifestent une résistance ouverte. En réponse, ces réactions influencent à leur tour le comportement des étudiants émetteurs des injonctions.

Dans la vidéo analysée, les deux étudiantes manifestent un refus de se soumettre à l'ordre reçu, comme en témoignent plusieurs indices à la fois gestuels et verbaux : elles haussent instinctivement le ton et redressent la tête à chaque tour de parole, à mesure que l'injonction se répète. Cette intensification résulte d'une part de l'effet performatif propre à l'ordre – particulièrement marqué ici, puisque sa structure lie étroitement le dire au faire – et d'autre part des processus d'actualisation et de synchronisation décrits par Wiltschko. Ces mécanismes permettent de mobiliser l'ensemble des connaissances partagées entre locuteur et interlocuteur, tout en construisant progressivement un terrain commun qui évolue au fil de l'échange. Ainsi, la répétition incessante de l'ordre s'inscrit peu à peu dans l'expérience vécue par les deux étudiantes, générant une frustration croissante qui s'exprime progressivement dans leur langage. Cette résistance, constante et accumulée, s'intègre à son tour aux repères de l'étudiant chargé de formuler l'injonction, suscitant chez lui une réaction de plus en plus appuyée : il élève la voix et ponctue son énoncé d'un coup de poing sur la table, comme pour en renforcer la portée. Par ailleurs, un décalage s'observe entre le langage propositionnel des étudiantes – la phrase « je fais ce que tu me dis », qui pourrait suggérer une conformité à l'ordre – et leur langage interactionnel, qui manifeste au contraire une posture de résistance. Cette tension entre ce qui est dit et ce qui est exprimé révèle des dynamiques d'actualisation et de subjectivation à l'œuvre, témoignant de l'existence – et de la construction progressive – d'un terrain commun, même conflictuel. Celui-ci se constitue et se renforce par synchronisation, au fil des répétitions successives des paires adjacentes.

La conversation ne suit manifestement pas le schéma interactionnel attendu par le locuteur, qui, en formulant un ordre, anticipe une réaction de soumission de la part de ses interlocutrices. Il cherche à affirmer son autorité sur le terrain – plus précisément sur le terrain d'entente – en y occupant une position de plus en plus dominante, au détriment des deux étudiantes. Le mouvement d'initiation, du fait de sa structure et sa visée directive, tend à saturer cet espace, imposant une volonté unilatérale et un « faire » exclusif. La formulation « fais ce que je te dis » met ainsi en évidence un parallélisme performatif entre le dire et le faire, placés en position

d'encadrement syntaxique, comme si l'énoncé contenait en lui-même sa propre réalisation. Ce « faire » – soit l'effet performatif du langage – constitue une véritable capacité inhérente au langage lui-même, qui émane de la présence et de la construction d'un sujet au sein de l'énoncé. En cherchant à s'imposer sur le terrain d'entente, le mouvement d'initiation et son auteur réduisent progressivement l'espace laissé à l'interlocuteur et à son propre « faire », privant ainsi ce dernier de sa capacité à « performer » – à exercer un pouvoir d'action par le langage. Derrière la structure de « fais ce que je te dis » se révèle l'idée que le « dire » du locuteur cherche à se transformer en « faire » de l'interlocuteur, ces deux actions étant portées par des sujets distincts tout au long de l'échange. Ainsi, alors que le terrain commun s'élargit par la synchronisation des connaissances, le terrain d'entente tend à se restreindre, en particulier pour l'interlocuteur. Toutefois, notre séquence filmée met en lumière des interlocutrices qui résistent activement pour préserver leur place sur ce terrain d'entente, empêchant que le « dire » du locuteur ne s'impose comme leur « faire ». En témoignent, au-delà de la gestuelle et du ton de voix précédemment décrits, la prosodie singulière déployée tout au long de l'échange, où les étudiants privilégient l'accentuation de certains termes au détriment d'autres :

Locuteur

Tu, was ich *dir sage* (Fais ce que je *te* dis)

Interlocutrices

Ich tue, was du mir *sagst* (Je fais ce que tu me *dis*)

D'une part, le locuteur met l'accent sur *dir* (« toi »), désignant ainsi explicitement son interlocutrice comme destinataire de l'injonction, et donc de son propre *dire*. L'accentuation sur *sage* (« dis ») renforce cette volonté d'imposer sa parole comme norme de l'action attendue. D'autre part, les interlocutrices ne se soumettent pas à cette injonction : en insistant à leur tour sur *sagst* (« dis »), elles semblent marquer l'échec de l'effet performatif recherché – le locuteur « dit », mais ne parvient pas à susciter l'action escomptée. Cette intonation souligne également que les interlocutrices, tout comme lui, se contentent de « dire », sans aligner leur comportement sur le contenu propositionnel de leurs énoncés. Bien que tous les participants élèvent le ton au fil de l'échange, leur modulation prosodique reste globalement constante, témoignant de leur volonté de préserver leur espace dans le terrain d'entente sans le concéder à l'autre. Cette absence de variation reflète aussi un manque d'accord entre les interlocuteurs, qui persistent ainsi à maintenir fermement leurs positions respectives.

5. Conclusion

Notre analyse a mis en évidence la complexité des dynamiques interactionnelles et performatives à l'œuvre dans des échanges structurés par des rapports de pouvoir. L'articulation entre *terrain commun* et *terrain d'entente* révèle non seulement la coexistence de savoirs partagés, mais souligne également la nécessité d'une adhésion conjointe à leur signification et à leur validité – condition *sine qua non* à l'émergence d'un véritable espace de convergence. L'étude des actes directifs – en particulier la répétition performative de l'injonction « fais ce que je te dis » – a mis au jour une tension persistante entre, d'une part, la volonté d'imposer un

faire unilatéral, et d'autre part, la résistance subjective des interlocutrices, soucieuses de préserver leur autonomie au sein de l'échange. Cette tension éclaire la nature intrinsèquement performative du langage en contexte conflictuel, dont l'efficacité repose à la fois sur l'actualisation et la synchronisation des savoirs partagés, et sur la reconnaissance réciproque des subjectivités engagées.

L'analyse de la prosodie, des gestes et des modulations interactionnelles a permis de mettre en lumière la manière dont le langage opère simultanément comme un instrument d'exercice du pouvoir et comme un espace de négociation, où les positions et postures des locuteurs se reconfigurent en permanence. Ainsi, les interactions verbales ne se réduisent pas à de simples échanges de contenus propositionnels, mais s'apparentent à des processus performatifs de (re)construction des identités et des rapports sociaux. Ces résultats invitent à repenser les dynamiques interactionnelles comme des pratiques situées, traversées par des enjeux de pouvoir, de légitimation et de reconnaissance. Ils ouvrent la voie à une approche renouvelée du langage, envisagé comme un dispositif relationnel au sein duquel les sujets, dans leur singularité et leur engagement, participent activement à la co-élaboration d'espaces communs et de formes d'accord. Il nous paraît dès lors essentiel de poursuivre l'exploration de ces phénomènes au travers d'approches résolument interdisciplinaires, afin d'approfondir notre compréhension des mécanismes complexes qui sous-tendent la communication humaine dans ses dimensions à la fois subjectives et interactionnelles.

Bibliographie

- Benveniste É. (2013 [1966]), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Bourlet, M. & Gishoma C. (2007), « Des voix dans la poésie : Entretien avec Henri Meschonnic », *Études littéraires africaines* 24, p. 4–11. En ligne : <https://doi.org/10.7202/1035338ar>.
- Broth M., Laurier E. & Mondada L. (eds.). (2014), *Studies of video practices*, New York, Routledge.
- Calvet L.-J. (2017), *La sociolinguistique* (8^e éd.), Paris, PUF. En ligne : <https://doi.org/10.3917/puf.calve.2013.01>.
- Camus L. (2017), « Attendre le signal. Une analyse des pratiques de synchronisation de l'événement avec sa retransmission télévisée en direct », *Réseaux* 202-203(2), p. 341–372.
- Clark H. H. (1996), *Using language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goodwin C. (1999), « Practices of color classification », *Mind, Culture, and Activity* 7(1), p. 62–82.
- Goodwin C. & Goodwin M. H. (1996), « Seeing as a situated activity: Formulating planes », in Middleton D. & Engeström Y. (eds.), *Cognition and communication at work*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 61–95.
- Gumperz J. J. (1982), *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Heath C. (1986), *Body movement and speech in medical interaction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1990), *Les interactions verbales. Tome I*, Malakoff, Armand Colin.
- Levinson S. C. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Meschonnic H. (1982), *Critique du rythme : Anthropologie historique du langage*, Paris, Verdier.
- Meschonnic H. (1995), *Politique du rythme. Politique du sujet*, Paris, Verdier.
- Mondada L. (2001), « Pour une linguistique interactionnelle : Aspects théoriques et méthodologiques de l'analyse de données conversationnelles », *Cahiers de linguistique française* 23, p. 25–50.
- Mondada L. (2014), « The local constitution of multimodal resources for social interaction », *Journal of Pragmatics* 65, p. 137–156. En ligne : <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2014.04.004>.

- Mondada L. (2017), « Le défi de la multimodalité en interaction », *Revue française de linguistique appliquée* 22(2), p. 71–87. En ligne : <https://doi.org/10.3917/rfla.222.0071>.
- Relieu M. (1994), « Les catégories dans l'action : L'apprentissage des traversées de rue par des non-voyants », *Raisons pratiques* 5, p. 185–218.
- Rey A. (1984), « Littérature », dans de Beaumarchais J.-P., Couty D. & Rey A. (eds.), *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, p. 1312–1313.
- Sacks H. (1984), « Notes on methodology », in Atkinson J. M. & Heritage J. (eds.), *Structures of social action: Studies in conversation analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 21–27.
- Schegloff E. A. (1992), « Repair after next turn: The last structurally provided for place for the defence of intersubjectivity in conversation », *American Journal of Sociology* 95(5), p. 1295–1345.
- Schegloff E. A. (2006). « Interaction: The infrastructure for social institutions, the natural ecological niche for language, and the arena in which culture is enacted », in Enfield N.J. & Levinson S.C. (eds.), *Roots of human sociality: Culture, cognition and interaction*, Paris, Berg, pp. 70–96.
- Selting M. & Couper-Kuhlen E. (eds.) (2001), *Studies in interactional linguistics*, Amsterdam, John Benjamins.
- Tomasello M. (2008), *Origins of human communication*, Cambridge, MIT Press.
- Traverso V. (1999), *Analyse des conversations*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Wiltschko M. (2021), *The grammar of interactional language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Zouinar M., Relieu M. et al. (2004), « Observation et capture de données sur l'interaction multimodale en mobilité », dans *Actes de Mobilité & Ubiquité'04*, Nice, ACM.